

CAHIER PÉDAGOGIQUE



Entre rêve et poussière

David Daubresse // Cie Art & tça

Théâtre de Liège

Place du 20-Août, 16

5/10 > 15/10 / 2014

Matinées scolaires lundi 13/10 à 10h et 13h30

Sommaire

1. Présentation du spectacle	p.3
2. Genèse du projet	p.3
3. Note d'intentions	p.4
4. David Daubresse et la compagnie Art & tça	p.5
5. L'équipe	p.5
6. Un spectacle qui interroge notre temps	p.7
- Démarche dramaturgique	p.7
- La réalité scolaire	p.8
• Le harcèlement à l'école	p.8
• La Ritaline, une pilule miracle ?	p.10
• Le suicide chez les jeunes	p.13
• La phobie scolaire	p.15
7. La mise en scène	p.16
8. Scénographie	p.17
9. Lumières	p.18
10. Video mapping	p.19
11. Infos pratiques	p.21
12. Annexes	p.22

« *Tout le monde est un génie. Mais si vous jugez un poisson sur ses capacités à grimper un arbre, il passera sa vie à croire qu'il est stupide.* »

Albert Einstein.

1. Présentation du spectacle

Elise :

En fait, je crois que je ne suis pas très intelligente. Peut-être que j'ai des vers de terre dans la tête, des vers qui me font des trous dans l'cerveau, qui m'grignotent petit à petit et qui font que je ne retiens pas... Peut-être que je suis bête... C'est ce que me disent les autres... ça doit être vrai puisqu'ils me le disent... Quand monsieur pose une question, je fais semblant d'écrire, comme ça je suis sûre qu'on ne m'interroge pas... j'aimerais tellement disparaître. »

Entre rêve et poussière - extrait

Élise a neuf ans. En classe, elle est taciturne et renfermée car malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas bien à l'école. Dans sa chambre, son imaginaire est riche, vif et coloré, tandis que ses rêves se projettent sur les murs. Pourtant, les professeurs sont inquiets, les parents déboussolés, le constat est tombé comme un couperet : l'enfant est « différent ». L'esprit de compétition désamorcé en classe, le marathon des devoirs à la maison, la révolte qui conduit à la violence sur un condisciple, les pénibles réunions de parents ; voilà parfois ce qui jalonne la vie de nos petits rêveurs. L'enjeu est de taille et difficile à supporter par de frêles carrures. David Daubresse nous propose de réfléchir aux systèmes d'éducation qui ont, insidieusement, adopté les codes du monde du travail, où l'efficacité et la performance priment, où élever s'est muté en transmission de la culture de la réussite.

Un spectacle sensible et tonique qui réveille nos souvenirs de jeunesse, touche notre sensibilité de parent ou d'enseignant, jusqu'au terrible final où des enfants d'aujourd'hui prennent la parole. Un très beau moment d'émotion pour réapprendre à gagner sa vie sans la perdre.

2. Genèse du projet

Entre rêve et poussière est le fruit d'un travail de fin d'études porté par David Daubresse lors de sa dernière année à l'ESACT (Ecole supérieure d'acteurs - du Conservatoire royal de Liège). Il s'agissait de prendre en charge seul (sans l'aide de pédagogues) une œuvre singulière, de la traiter avec pertinence et avec une liberté totale de forme et de moyens d'expression (théâtre, vidéo, arts plastiques...) en s'inspirant de la consigne suivante : « Qu'avez-vous envie, besoin, de dire aujourd'hui ? Que voulez-vous défendre à tout prix, et qui vous soit singulier ? À qui ? Pourquoi ? Comment ? ».

Ayant vécu lui-même une scolarité difficile, David a voulu, à travers son histoire personnelle, rendre compte de certaines déficiences de notre système scolaire.

Ce projet fut très apprécié par le corps pédagogique du Conservatoire. S'en suivit l'opportunité de présenter une étape de création d'une durée de 35 minutes dans le cadre du Festival Emulation au Théâtre de la Place en avril 2013. Des améliorations techniques ont été apportées à l'exercice d'école : une création lumière signée Claudio Zeriali ainsi que des premiers essais de « vidéo mapping » réalisés par Adrien Canale.

Les réactions du public, très enthousiastes, ont encouragé le jeune artiste à poursuivre sa démarche. Depuis plus d'un an, David Daubresse et la jeune Compagnie Art & tça mettent donc tout en œuvre pour finaliser ce projet.

3. Note d'intentions

«Ce projet est directement inspiré de ma propre enfance. Dès mon plus jeune âge, j'étais un enfant débordant d'imagination, d'envie de créer, et plein d'initiatives. Le problème c'est que toute cette énergie consacrée à mon imaginaire me laissait peu de place pour autre chose : "le travail scolaire". Malgré mes efforts, j'avais de mauvais résultats à l'école, j'étais lent et constamment dans la lune. Ce qui voulait dire pour les instituteurs que j'étais un enfant peu intelligent, que je souffrais de troubles psychologiques, voire même psychiatriques. Beaucoup se demandaient si je voyais bien, si j'entendais bien, ils ont même supposé que j'étais un petit garçon malheureux à la maison... Il était donc interdit pour moi de rêver à l'âge de 8 ans. Mon imagination était sans valeur.

M'ayant eu très jeune, mes parents étaient un peu dépassés par les événements et devaient se rendre à l'évidence que leur petit garçon était intellectuellement faible. Puisque tout le monde le pensait, ça devait être forcément vrai... J'ai été sous traitement médicamenteux et j'ai vu défiler des psychologues qui m'ont pourtant dit que j'étais un enfant intelligent ! Alors pourquoi étais-je si différent des autres ?

Toutes ces longues années à l'école primaire ont généré en moi une souffrance dont je n'ai pris conscience que récemment. Quand on est petit, on se dit que tout ça est normal, que ça fait partie de la vie et de l'éducation... Néanmoins j'en étais devenu un petit garçon taciturne et violent avec mes camarades de classes. Je haïssais les autres et je me haïssais aussi.

Depuis, je suis devenu comédien et j'ai choisi de me servir du théâtre pour rendre compte d'un triste phénomène de société de plus en plus répandu parmi les jeunes. Cette situation, qui entraîne des conséquences souvent désastreuses, nourrit ma nécessité de raconter cette histoire aujourd'hui. J'y ai d'ailleurs consacré mon travail de fin d'étude à l'ESACT. Avec ce spectacle, j'ai la sensation de tourner une page épaisse de ma vie. Clôturer ainsi mes études artistiques en revenant là où tout a commencé... Pour moi la boucle est bouclée. »

David Daubresse.

4. David Daubresse et la compagnie Art & tça

La **Compagnie Art & tça** voit le jour en 2012.

Il s'agit d'un collectif de quatre jeunes acteurs-créateurs formés à l'ESACT (Conservatoire de Liège) réunis autour d'un même projet artistique, qui propose de **combiner leurs capacités de création pour se faire porte-parole des « sans voix »**. Leurs souhaits : développer leur art ici et maintenant, consacrer leur artisanat à comprendre, analyser, critiquer, questionner notre temps et communiquer leurs réflexions, les mettre artistiquement en forme.

Ils travaillent de manière dialectique l'écriture de plateau afin de **tenir un propos engagé sur le monde actuel**, de chercher la cohérence profonde entre une forme scénique exigeante et aboutie et un sujet, d'associer narration et réflexion, de raconter des histoires à partir de l'Histoire.

5. L'équipe

David Daubresse, texte, mise en scène et interprétation

Né le 30 Juin 1987. Passionné par le théâtre et la danse, il intègre l'école privée Parallax pendant un an avant d'entamer une formation au Conservatoire de Liège (ESACT). Très vite, il manifeste un intérêt grandissant pour les formes de théâtres documentaires et politiques. Il rencontre notamment Françoise Bloch, Isabelle Gyselinx et Patrick Bebi... Encore étudiant, *Une société de services* est sa première expérience professionnelle. Un spectacle de Françoise Bloch joué au Théâtre les Tanneurs, Théâtre de l'Ancre, La Ferme du Buisson (FR) et au Théâtre des Doms dans le cadre du festival d'Avignon 2012. On a pu le voir aussi dans *Zeus Xenios* au Festival de Liège 2013. Il est aussi co-fondateur de la jeune compagnie Art & tça, avec laquelle il porte le spectacle *Grève 60*, une création collective en hommage à la grève du siècle où il tient le rôle principal : Gaston Eyskens. Ce spectacle est présenté dans le cadre de l'événement REVE GENERAL organisé et produit par Arsenic2.

Alexis Garcia, metteur en scène associé

Né le 19 juillet 1982 à La Rochelle. Après une formation théâtrale à l'Acting Studio dirigé par Joëlle Sévilla à Lyon, il entre à l'ESACT à Liège en 2005. Lors de son parcours il se confrontera fréquemment à de nombreux exercices de créations. L'une d'entre elles lui a permis d'entrer dans le monde professionnel: *Pinok et Barbie* (théâtre pour enfant) de J.C Grimberg avec la Cie Pied'alu. Spectacle qui a obtenu le Prix de la Province de Liège au festival de Huy 2008. Depuis, il joue régulièrement au théâtre et se confronte au cinéma. Il participe à différents laboratoires de recherche sur l'art du théâtre auprès notamment de Sylvain Creuzevault et Jean-Pierre Dupuis afin de compléter sa formation.

À la suite de différents assistanats à l'ESACT, il se découvre une passion pour la direction d'acteurs et la mise en scène. Il participe ces dernières années à de nombreuses créations comme *Electronic City* de F. Richter avec G. Collomb et S. Levefre (3ème étape de travail en cours), *Zoom Urbain* création collective avec Simon Verjans et Fabien Viguiet. Il fonde avec

d'autres la Cie Art & tça en février 2012 avec qui il porte différents projets : *Nourrir l'humanité c'est un métier*, création de théâtre documentaire de Charles Culot et Valérie Gimenez, *Grève 60 : Ce n'est pas parce qu'on n'a plus de beurre qu'on en a oublié le goût*, création collective dont il assurera la mise en scène en association avec Patrick Bebi.

Acteurs

Raphael Van Keulen

Né le 6 février 1987. Jeune comédien de 26 ans d'origine franc-comtoise, autant passionné par le théâtre que par les arts plastiques. Après un cursus complet à l'ancien CRR de Besançon ainsi que quelques spectacles professionnels, il quitte sa ville de Besançon en 2009 pour se rendre en Belgique, et ainsi rejoindre la formation proposée par l'ESACT (Ecole d'acteurs Conservatoire de Liège) et où il rencontre les approches de création de divers directeurs artistiques (Françoise Bloch, Philippe Laurent, Matthias Simons). Début 2013, il se voit offrir l'opportunité de participer à un projet d'échange PROSPERO et ainsi partir en Master Classe avec le metteur en scène/écrivain Toshiki OKADA au TUTKIVAN TEATTERITYON KESKUS de Tampere (Finlande). On a pu le voir en Belgique dans la création de David Daubresse *Entre rêve et Poussières*, et, début août 2013, dans *À travers la pierre*, spectacle donné au théâtre des Sources (Franche-Comté) par le très jeune Collectif du Terrier, un collectif français dont il se trouve être l'un des co-fondateurs.

Juliette Minon

Née le 10 juillet 2003. Passionnée par la danse et le spectacle depuis ses premiers pas, Juliette se dirige vers la danse classique et commence sa formation à l'Académie Grétry de Liège à l'âge de sept ans avec mesdames S. Keteleer et S. Marchand. Elle suit également des stages de danse organisés par madame Doutrepoint et est sélectionnée pour participer au gala des Hivernales fin 2012 à Liège. Sa rencontre avec Ludmila Pagliero, danseuse étoile de l'Opéra de Paris, la motive à poursuivre son rêve un peu plus loin.

Adrien Canale, création vidéo

Titulaire d'un bachelor en Arts visuels et de l'espace de l'ESA Saint-Luc Bruxelles, Adrien Canale aka « Adriano Lutz » est un artiste vidéo qui exerce depuis 4 ans dans différents champs artistiques allant de l'animation 2D à l'illustration en passant par la projection vidéo événementielle. Ses références sont Philippe Geluck, les studios de production « Salut ça va ! », « Walking the Dog »... Il a en outre collaboré avec divers artistes vidéos à la création de happenings digitaux (telles que des soirées video mapping) de manière indépendante en France comme en Belgique.

La création de backgrounds animés pour divers événements (concerts ou pièces chorégraphiques) l'a amené récemment à se tourner vers le théâtre. Parallèlement il a dirigé ces dernières années des ateliers d'expressions plastiques en école primaire dont la clef de voûte est la sensibilisation à d'autres moyens d'expression.

Claudio Zeriali, Création lumière

Né à Trieste (Italie) le 4 juin 1963. Abandonne ses études pour se consacrer au théâtre en 1981. En 1982, commença diverses formations comme technicien lumières. En 1983, il migra à Rome. Il travaille jusqu'en 85 au théâtre de l'Opéra de Rome et pour la Cie de danse de

Roberta Garrison. Après diverses expériences théâtrales avec le théâtre Manzoni de Rome, en 1987, il entreprend un parcours dans des concerts live qui dure 20 ans. Pendant cette période, il signe les régies lumières de Riccardo Cocciante, Angelo Bruanduardi, Enrico Ruggeri, Andrea Boccelli et beaucoup d'autres. Il collabore aussi avec Ramones, Miles Davis, Bryan Adams et Black Sabbath. En Belgique, il gère pendant 6 ans les lumières du Botanique à Bruxelles. Il travaille actuellement au Théâtre de Liège.

6. Un spectacle qui interroge notre temps

Le prof :

Des échecs vous dites ? Oui, il y a des échecs dans ma classe... L'école de la réussite pour tous c'est pas possible. Si je ne mets personne en échec, on va me dire que je suis un mauvais prof, j'ai déjà essayé ! Mes collègues eux-mêmes me diraient que c'est pas normal, y'a pas d'échec dans ta classe ; ça veut dire que je donne pas bien cours, que c'est trop facile et qu'ils n'apprennent pas bien..., que je suis trop laxiste... mais c'est vrai, les parents se diraient, si mon enfant a un prof plus exigeant l'année prochaine... ça n'ira plus ! Les élèves eux-mêmes trouveraient ça bizarre... Ce ne serait pas sérieux... Comment voulez-vous lutter contre l'échec si pour que mon travail soit pris au sérieux il faut de l'échec ?

Entre rêve et poussière - extrait

L'école, cette microsociété où tout se joue, là où les enfants passent le plus clair de leur temps et qui fait l'objet de tant de ramdam au niveau familial, est à l'image de notre société occidentale. Les problématiques humaines et sociales qui y sont liées trouvent leur place sur scène, ici, et le succès de l'étape de travail en avril 2013 démontre combien ce phénomène touche et interroge l'avenir et la société moderne.

Parce qu'elle contribue à former les citoyens de demain, à leur permettre de s'émanciper socialement et professionnellement, parce qu'elle participe au développement et à la croissance de notre société, l'école mérite une attention particulière.

Il ne fait aucun doute que l'école est le reflet de la société d'aujourd'hui où travail, stress, concurrence et inégalités sont devenus monnaie courante. Il est triste de constater que nous y sommes confrontés à un moment décisif de la vie où l'enfant dessine l'être humain qu'il deviendra, ou qu'il voudrait devenir... ?

6.1. Démarche dramaturgique

Le père :

Tu veux que je te dise, de toutes façons tu n'aimes pas étudier, tu n'aimes pas, tu ne t'intéresses pas, tu n'approfondis pas ! C'est autre chose que Lola et Cyrielle...

Elise :

Je ne veux pas être comme Lola et Cyrielle...

Entre rêve et poussière - extrait

L'histoire qui a été présentée au Théâtre de la Place en avril 2013 était une œuvre autobiographique. Pour la concevoir, David Daubresse est avant tout parti de son histoire personnelle, il a fait un travail sur sa propre mémoire et retranscrit la plupart de ses souvenirs sur papier.

Un véritable travail de terrain a été entrepris depuis le festival Emulation : un an de travail journalistique qui a permis à l'équipe de rencontrer des parents, des enfants, des enseignants issus de diverses écoles et de milieux sociaux différents, des psychologues, des universitaires, des journalistes.

Que se passe-t-il à l'intérieur de nos écoles, de nos classes ? Qu'en est-il de notre système scolaire ? Comment se vit l'échec scolaire au quotidien pour un enfant ? Qu'est-ce qui se dit dans les chaumières quand l'école devient le principal sujet de conversation au moment du repas ou avant d'aller dormir ? Quelles solutions l'école apporte-t-elle aux parents ? Quelles sont les conséquences qui en découlent sur la psychologie des enfants ? Sur le monde de demain ? Tant de questions qui ont nourri la dramaturgie et enrichi l'écriture, qui ont permis de dessiner des personnages et des situations plus complexes. Si le côté biographique est encore présent, si tout ce qui est donné à voir sur le plateau est VRAI, authentique, le champ de vision du créateur a été élargi pour faire émerger d'autres histoires, et ouvrir le propos à de nouvelles thématiques comme la phobie scolaire, le harcèlement à l'école et le suicide chez les jeunes.

Le spectacle propose un voyage dans l'univers d'un enfant incompris, « à problèmes », un enfant qui a dû se renfermer sur lui-même pour résister à la pression du monde adulte, un enfant mis sous suivi psychologique, un enfant dont l'intériorité cache en réalité une grande intelligence et un imaginaire fantastique et qui ne semble pourtant pas avoir sa place dans la société...

Que se passe-t-il dans la tête des enfants ? Comment voient-ils notre monde ? Et si nous pouvions les entendre penser ? Si nous prenions le temps de les écouter ? Les témoignages deviennent des œuvres d'art. Les vécus résonnent dans chaque scène. La petite histoire rencontre la Grande. C'est à l'humain que David Daubresse touche ici. L'absurdité et les dérives de notre système ressortiront d'elles-mêmes des situations quotidiennes concrètes vécues par le personnage d'Elise. La succession des scènes rend compte d'un cercle vicieux, d'un tourbillon qui entraîne Elise vers le fond. Mais à quelle profondeur les adultes sont-ils prêts à aller pour donner toutes les chances à leurs enfants de réussir dans la vie ? Et à quel prix ?

6.2. La réalité scolaire

Le harcèlement à l'école

- *« Hé ! vous avez vu la nouvelle ?*
- *C'est qui celle-là ?*
- *Ouais, y'a une nouvelle, je sais plus comment elle s'appelle.*
- *Tu la connais, toi ?*
- *Non tu déconnes, c'est trop une paumée, elle devrait avoir honte de se balader*
- *C'est clair ! Elle a rien à faire ici.*

- *Moi je veux surtout pas être assise à côté d'elle !*
- *Ouais, moi non plus...*
- *Si elle vient gratter l'amitié, personne ne lui parle, d'accord ?*
- *A l'aise*
- *Attendez, je vais prendre sa sale tête en photo, on la tape sur Facebook, on fait tous circuler !*
- *Oui, ça va être un gros dossier !*

Entre rêve et poussière - extrait

Étymologiquement, « harceler » dérive de l'ancien français « herser » signifiant « tourmenter, malmener » (fin XII^e - XV^e siècle ds T.-L. et Gdf), comme la herse tourmente et malmène la terre. Puis le mot devient *herseler* puis *herceler* (1530, Palsgr., s.v. I harry, p. 579 « traîner ») et enfin harceler « soumettre sans répit à de petites attaques » (N. Perrot d'Ablancourt ds Rich. 1680)

Le mot « harcèlement » a été emprunté au vocabulaire de l'éthologie. C'est le comportement de « petits » animaux visant à faire fuir un « gros » prédateur par des attaques répétitives. Ce sont les hirondelles de rocher qui, en vol, se placent au-dessus du faucon pèlerin pour lui donner des coups de bec ; ce sont les mouettes tridactyles qui attaquent le pygargue à queue blanche, lorsque ce dernier, qui vient juste d'attraper un poisson dans ses serres, essaie de reprendre les airs ; ce sont aussi les troglodytes mignons qui élisent domicile juste au-dessus du nid de l'aigle royal et lui infligent des coups de bec lors de leurs passages. Si chez la majorité des animaux le harcèlement est l'attitude du « petit » qui attaque de manière répétitive le « gros », chez les humains, c'est bien souvent, mais pas toujours, le « dominant » qui agresse le « dominé ».

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Harc%C3%A8lement>

Le harcèlement à l'école existe probablement depuis que l'institution existe. La fréquence du harcèlement est souvent quotidienne et ne laisse aux victimes aucun répit. Cela est encore plus vrai aujourd'hui, en raison notamment de l'avènement des nouvelles technologies. Maintenant l'enfant harcelé l'est aussi en dehors de l'école (via téléphones portables, réseaux sociaux, etc.). Dans le cas du cyberharcèlement, le temps et l'espace sont abolis.

Les conséquences du harcèlement à l'école peuvent être dramatiques. Parmi celles-ci :

- un décrochage scolaire (même chez les bons élèves)
- un absentéisme récurrent (20-25 % des absents chroniques - qui ne vont plus du tout à l'école- n'y vont plus à cause du harcèlement)
- des conséquences au point de vue santé mentale : perte d'estime de soi, dépression (à très long terme, un enfant harcelé, dépressif fera souvent un adulte harcelé, dépressif quelquefois 30 ans après).
- des tentatives de suicide, voire des suicides (les élèves harcelés ont 4x plus de risques de devenir suicidaires)

Au regard de la justice, prouver qu'on est harcelé est extrêmement périlleux. Il y a des problèmes d'identification légale de ce qu'est le harcèlement. Cela apparaît comme une suite de petites choses. Seuls les cas de cyberharcèlement s'avèrent plus simples à démontrer car il existe des traces (qu'on peut remonter même quand cela a été effacé).

Dans les pays d'Europe du nord, cela fait plus de 40 ans que des programmes et des recherches sur le sujet existent. En France, le phénomène a été fortement nié. Pourquoi ? En France, le phénomène de harcèlement a longtemps été vu comme de la violence à l'école, comme une intrusion, une violence qui vient de l'extérieur, une violence délinquante. Donc le thème de la violence à l'école a été traité comme un thème de sécurité publique. Or, quand on fait des enquêtes précises on constate que 98% des violences sont des faits de petites violences répétées entre pairs. 10 % des élèves seraient concernés, dont 5% de manière sévère.

En France, le harcèlement à l'école n'est pas reconnu comme un délit.

Pour en savoir plus :

<https://www.youtube.com/watch?v=jCy9d5gMpQA>

<https://www.youtube.com/watch?v=ZlpxO6PusXk>

La Ritaline, une pilule miracle ?

En France, 3 à 4 % des garçons et 1 % des filles d'âge scolaire sont concernés par le TDAH¹, soit entre 135 000 et 169 000 enfants. Commercialisé dès le milieu des années 1950 en Suisse et aux Etats-Unis, et depuis 1995 dans l'Hexagone, le méthylphénidate est un psychostimulant de structure moléculaire proche des amphétamines. En France, il est indiqué dans les TDAH de l'enfant de plus de 6 ans, quand les mesures dites « correctives » (psychologiques, éducatives, sociales) sont insuffisantes, soit dans environ 30 % des cas. La prescription initiale doit être faite par un spécialiste hospitalier, avec renouvellement une fois par an. Entre-temps, les prescriptions - pour vingt-huit jours au maximum - peuvent être réalisées par des médecins libéraux.

Le débat récurrent sur la surprescription de la Ritaline et consorts a rebondi ces dernières semaines après la publication dans *Le Parisien* d'une enquête selon laquelle le nombre de boîtes vendues en France a augmenté de 60 % en cinq ans, passant de 283 407 en 2008 à 481 655 en 2013. Selon cette étude réalisée par Celtipharm (une société spécialisée dans le recueil d'informations sur les produits vendus en officine), à partir des données de 3 000 pharmacies, le nombre de patients traités est, lui, passé de 25 242 à 43 633 sur la même période, et leur âge médian de 15 à 13 ans. Ces estimations sont concordantes avec celles de l'Assurance-maladie, qui suit les remboursements de ces molécules depuis 2004.

¹ TDAH : trouble de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité

MÉDICALISATION DE LA SOCIÉTÉ

Si certains psychiatres s'alarment de cette tendance, qu'ils mettent sur le compte d'un surdiagnostic des troubles hyperactifs et d'une médicalisation de la société, les spécialistes du dossier la voient plutôt, a priori, comme une évolution positive. Le niveau de prescription en France, loin derrière celui de certains pays européens, tels la Suède ou l'Allemagne, est en dessous des besoins, justifient-ils.

« L'augmentation continue des ventes de psychostimulants n'est pas surprenante, puisque quand un traitement est instauré, c'est tous les jours et pour longtemps, estime Viviane Kovess-Masfety, psychiatre épidémiologiste et professeur à l'Ecole des hautes études en santé publique. Les données disponibles, dont les nôtres, montrent que le taux de prescription chez les moins de 18 ans reste relativement bas en France. Certains s'inquiètent d'une baisse de l'âge de début du traitement, mais pour ceux qui en ont besoin, c'est à 6 ans qu'il faut commencer, pas à 13. » Un avis partagé par le professeur Bruno Falissard, directeur de l'unité Inserm U669 santé mentale et santé publique. *« En France, on traite trop tard. En général, les troubles apparaissent dès l'école primaire, pratiquement jamais à l'adolescence, insiste ce spécialiste. L'objectif n'est pas de soigner un comportement mais ses conséquences : la souffrance de l'enfant, sa stigmatisation... Les médicaments peuvent prévenir l'exclusion et l'effondrement des résultats scolaires. Ils ne sont pas nécessaires chez tous ces patients, mais seraient justifiés chez un tiers d'entre eux, soit 1 % des enfants de 6 à 18 ans. »*

Mais, au-delà du nombre total de prescriptions, les inquiétudes portent sur les effets secondaires à long terme du méthylphénidate et sur le risque d'abus ou de mésusage. Au niveau européen, une réévaluation a été conduite en 2009 confirmant un rapport bénéfique/risque favorable. Des études de grande ampleur sont en cours pour évaluer les éventuelles conséquences à long terme sur la croissance, le système cardio-vasculaire... Un suivi de pharmacovigilance et d'addictovigilance est aussi organisé par l'Agence nationale de sécurité des médicaments (ANSM).

En mars 2012 et début juin 2013, le député (PS, Haute-Garonne) et médecin Gérard Bapt a cependant alerté l'ANSM et la Haute Autorité de santé (HAS) sur le sujet, soulignant des points communs entre ces psychostimulants et le Mediator : structure chimique proche des amphétamines, mécanisme d'action incomplètement élucidé, effets indésirables méconnus à long terme, mésusage massif...

UTILISATIONS DÉTOURNÉES

De fait, les utilisations détournées (récréative, addictive, dopage intellectuel) ou hors cadre réglementaire sont à la hausse ces dernières années, comme l'ont confirmé plusieurs enquêtes. Dans un rapport de 160 pages, encore confidentiel, le Centre régional de pharmacovigilance de Reims s'inquiète notamment d'un taux croissant de prescriptions en dehors des indications officielles. Selon une estimation réalisée à partir d'un échantillon de bénéficiaires de l'Assurance-maladie entre 2005 et 2011, la prescription hors AMM², quelle

² AMM : autorisation de mise sur le marché (en France)

Le « hors-AMM » est une prescription pour d'autres indications que celles pour lesquelles le médicament a reçu son autorisation de mise sur le marché. Le « hors AMM » permet notamment de soigner les maladies pour lesquelles il n'existe pas de traitement spécifique. Un médicament prescrit hors AMM n'est pas pris en charge par l'Assurance maladie. Le médecin a pour obligation de préciser la mention « hors AMM » sur l'ordonnance : il engage sa responsabilité. Certains ne le font pas afin que le patient puisse être remboursé. L'affaire du Mediator a néanmoins démontré le risque pris par le médecin dans le cas où les effets secondaires mettraient en péril la vie du patient.

que soit l'année considérée, concernait au moins un patient sur trois si l'on tient compte des critères d'âge, des antécédents ou des prescriptions concomitantes contre-indiquant le méthylphénidate.

Pour 2011, les prescriptions hors AMM étaient évaluées à 42,7 %. « *La dérive porte principalement sur l'âge d'utilisation : le nombre de patients de 18 ans et plus est en constante augmentation, en particulier les 35-45 ans, tandis que celle des 6-12 ans diminue. La proportion croissante des moins de 6 ans est également préoccupante* », précise le rapport qui préconise de compléter les données. Par ailleurs, le CRPV de Reims recense 813 cas notifiés d'effets secondaires jusqu'à décembre 2011, les manifestations neuropsychiatriques étant les plus fréquentes.

« *Nous n'avons aucun nouveau signal particulier de pharmacovigilance, et le chiffre de 40 % de prescriptions hors AMM semble excessif, il n'est pas validé par l'Agence*, indique le docteur Florent Perin-Dureau, de l'ANSM. *Quant aux effets secondaires à long terme, les données des grandes séries américaines sont plutôt rassurantes. Il faudrait aussi tenir compte des études d'efficacité, comme celle, récemment publiée, qui montre qu'il y a moins d'actes délictueux chez les hyperactifs traités.* » « *À force de vouloir se protéger, ne fait-on pas une erreur de santé publique dans l'autre sens ?* », s'interroge Florent Perin-Dureau.

« *C'est un produit connu depuis les années 1950 aux Etats-Unis, très diffusé, très consommé, et surveillé comme le lait sur le feu* », insiste le professeur Gilles Bouvenot, président de la commission de la transparence de la HAS, qui a réévalué en 2012 le méthylphénidate après saisine de la direction générale de la santé, confirmant son niveau de service médical rendu. « *Quand ce médicament atteint sa cible, il est utile. Ce que nous souhaitons c'est le recentrer sur le bon usage.* » Dans les prochains mois, la HAS publiera une fiche de bon usage pour les professionnels. Une recommandation plus globale sur la prise en charge des troubles hyperactifs est attendue pour 2014.

In : LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 18.06.2013 | Sandrine Cabut

http://www.lemonde.fr/sciences/article/2013/06/18/hyperactivite-la-ritaline-est-elle-mal-prescrite_3432067_1650684.html

Pour en savoir plus

http://www.dailymotion.com/video/x13noaj_ritaline-enquete-sur-une-pilule-miracle_news

<https://www.youtube.com/watch?v=dDRe3s0QCG0>

<https://www.youtube.com/watch?v=JkIGgUIhvTc&feature=share>

À propos du QI

<http://www.rts.ch/video/emissions/temps-present/486470-y-a-pas-que-le-q-i-dans-la-vie.html>

Le suicide chez les jeunes

Une adolescente sur cinq a déjà tenté de se suicider

À 15 ans, près de 21 % des filles et près de 9 % des garçons ont déjà tenté de se suicider. La revue de formation médicale *Le Concours médical*, dans son numéro de janvier, dévoile les premiers résultats d'une enquête épidémiologique menée conjointement par la faculté de médecine et l'Institut universitaire de santé public de Poitiers et l'Observatoire régional de la santé d'Alsace. Des résultats inquiétants qui légitiment l'organisation, pour la dix-huitième fois consécutive, d'une journée nationale de prévention du suicide, mercredi 5 février.

En juin 2012, 1817 jeunes de 15 ans tirés au sort, dans 171 établissements scolaires des régions Poitou-Charentes et Alsace, ont répondu à un long questionnaire de 88 questions sur la santé, au milieu duquel étaient glissées ces questions : « *Au cours de ces douze derniers mois, as-tu tenté de te suicider ? Au cours de ta vie, combien de fois as-tu tenté de te suicider ?* ». Les jeunes filles interrogées ont donc été précisément 20,9% à répondre qu'elles avaient bien fait une tentative de suicide (TS), les garçons 8,8%. Et les résultats ont été très similaires en Poitou en en Alsace.

« *Le niveau atteint, au-dessus de la barre des 20%, et l'augmentation des tentatives de suicide chez les jeunes filles est très impressionnante* », insiste le docteur Philippe Binder, médecin généraliste, responsable d'une consultation pour ados à l'hôpital de Rochefort (Charente-Maritime), et maître de conférences à l'université de Poitiers. « *Je peux vous dire que je n'ai pas bien dormi le jour où j'ai eu ces résultats. Imaginez, sur cinq jeunes filles que vous croisez dans la rue, l'une d'entre elles a tenté de mettre fin à ses jours...* ». Lors d'études précédentes comparables, les adolescentes de 15 ans avaient été 9%, en 1993, à auto-déclarer une TS, et 14,6% en 1999. Chez les jeunes garçons, la progression (4% en 1993, 7,5% en 1999, 8,8% en 2012) est plus lente et semble plafonner.

QUE SIGNIFIE VOULOIR MOURIR À 15 ANS ?

Ces premiers résultats ont été rapidement rendus publics du fait de leur caractère alarmant. « *Ils confirment les données hospitalières d'augmentation des admissions d'adolescentes pour tentatives de suicide. Leur âge moyen ne cesse de diminuer. Dans mon service, il est passé de 17 ans à 15 ans en vingt ans* », remarque également Xavier Pommereau, psychiatre spécialiste des adolescents en difficultés, qui dirige le pôle aquitain de l'adolescent, au CHU de Bordeaux, et a coordonné ce numéro du *Concours médical* consacré à la dépression de l'adolescent.

Ces nouveaux chiffres doivent pourtant être maniés avec précaution, avertissent les auteurs de l'enquête. Ils suscitent en effet autant de craintes que d'interrogations. La part des moins de 24 ans dans les suicides reste faible - 4,8%, selon l'Inserm. En 2011, sur les 10 524 morts par suicide en France, 508 avaient moins de 24 ans. Que signifie réellement vouloir mourir à 15 ans ? Quels actes sont considérés par les jeunes comme devant, pouvant mener au décès ? « *Une jeune fille avale une boîte entière de Doliprane*, poursuit le docteur Binder. *Mourir, dormir, elle ne sait pas bien ce que ça donnera...* »

La représentation du suicide est elle-même peut-être en train d'évoluer, les jeunes filles déclarant davantage leurs scarifications profondes comme relevant d'une volonté suicidaire. Cependant, dans le questionnaire, une question sur les scarifications était posée avant celle

sur le suicide, qui devait permettre au répondant d'opérer le distinguo – presque un tiers des jeunes filles ont d'ailleurs répondu qu'elles avaient déjà tenté de se blesser volontairement, par coupures, coups ou griffures...

LA FRANCE PARTICULIÈREMENT TOUCHÉE

D'autre part, pourquoi une évolution du sens donné au mot « suicide » ne concernerait-elle que les filles ? Et s'il est moins difficile aujourd'hui que par le passé de déclarer une tentative de suicide, pourquoi les garçons garderaient-ils davantage de réticences ? Pourquoi, enfin, la France semble-t-elle particulièrement frappée par ce phénomène ? Aux Etats-Unis par exemple, les jeunes filles de 16 ans ne sont que 5% à reconnaître avoir voulu mourir.

Quoi qu'il en soit, il est urgent, à en croire le docteur Binder, de lancer une étude spécifique. *« Ces jeunes filles ont, en tous cas, vécu une détresse telle à un moment donné qu'elles sont capables, a posteriori, de dire qu'elles ont essayé de mourir. Que ce soit vrai ou imaginaire, cela traduit quelque chose qu'il faut creuser. Qu'est ce que cela veut dire, dans notre société, qu'autant de jeunes filles veuillent mourir ? »*

Pour Xavier Pommereau, les filles qui vont mal retournent la violence contre elles, quand les garçons s'en prennent à la société, par des actes délictueux. Mais globalement, *« un nombre très important de jeunes est en désespérance. Je l'évalue à un sur sept »*. *« Ils sont plus stressés, plus inquiets de l'avenir, en difficulté pour se sentir exister, pour affirmer leur identité, parce qu'ils ne sont pas étayés par le groupe, parce qu'ils manquent d'appartenance sociale et idéologique, parce qu'ils sont de plus en plus renvoyés à eux-mêmes pour se définir. Certains ados, les plus démunis, ne veulent pas de ce combat. »* Des adolescents miroirs des angoisses de leurs parents, d'une société en état de stress, résume le psychiatre.

Tentatives de suicide, scarifications, comas éthyliques... Toutes ces pratiques se répandent, s'alarme-t-il, et sont de plus en plus banalisées par les adultes. *« Aux urgences, qui sont surchargées, on laisse repartir avec ses parents, sans bilan psychologique, la jeune fille qui a avalé une demi-boîte de comprimés, mais qui n'est que somnolente, pas comateuse, et tient à peu près sur ses jambes. Avec cette croyance erronée selon laquelle celui qui n'est pas mort ne voulait pas vraiment se tuer. C'est une erreur ! Le risque de récurrence est majeur quand la souffrance n'est pas reconnue. »*

Même banalisation pour les comas éthyliques traités comme de simples « cuites ». *« Or se saouler à ce point, comme avaler des cachets, montre une même volonté d'arrêter de souffrir, de mettre sa vie entre parenthèses. Quand on prend la peine d'interroger ces jeunes, d'ailleurs, ils avouent qu'ils ne vont pas bien »*, assure le docteur Pommereau. Face à cette poussée inquiétante des passages à l'acte chez les tout jeunes, le psychiatre lance un appel aux parents. Ils doivent aider leurs adolescents à se sentir exister en leur confiant des responsabilités, en les rendant plus acteurs, moins consommateurs. En leur donnant une place.

In : Le Monde.fr | 05.02.2014 • | Par Pascale Krémer

http://www.lemonde.fr/sante/article/2014/02/05/hausse-alarante-des-tentatives-de-suicide-chez-les-jeunes-filles_4360146_1651302.html

Phobie scolaire

Si la plupart des enfants adhèrent au système scolaire sans difficultés majeures, un pourcentage d'entre eux vit l'école comme une vraie souffrance. Vomissements, crises d'angoisse, maux de ventre, ... autant de symptômes qui disent l'angoisse et la détresse de ces enfants. Difficile pour les parents de différencier ces « crises » des caprices, de la rébellion ou encore de l'école buissonnière. Difficile pour eux de comprendre cette phobie et la souffrance qu'elle engendre. Car l'objet d'une phobie apparaît à ceux qui n'en souffrent pas comme absurde, totalement irrationnel et donc déroutant.

C'est cette peur irrationnelle qui conduit les enfants à essayer de tenir l'objet phobique à l'écart : l'enfant refuse d'aller à l'école, il est pris de crises de panique, au moment de partir, souffre de violentes douleurs (tête, ventre), il crie, supplie, menace (de fuguer, de se suicider). Dans la plupart des cas, ces symptômes disparaissent le week-end et pendant les vacances. Ces manifestations doivent interpeller les parents.

Selon Béatrice Copper-Royer, une psychiatre qui s'est penchée sur ce phénomène – en augmentation chaque année – deux profils de jeunes se dégagent :

- Ceux chez qui les troubles anxieux sont au premier plan (souvent, l'enfant en cumule). L'anxiété liée à la séparation (éloignement du domicile et/ou de la mère), la phobie sociale (enfants ne peuvent plus sortir de chez eux sans être pris de panique), la peur d'être interrogé par un professeur ou du regard des autres... : autant de marqueurs qui viennent se greffer sur ou sont aggravés par un facteur déclenchant comme une humiliation subie devant des camarades, une agression sur le chemin de l'école, etc.
- Ceux chez qui l'anxiété arrive au second plan. Dépressifs, incompris par le système scolaire parce que dyslexiques ou hyperactifs, rejetés par le système scolaire parce que mauvais élèves, ils finissent par se désintéresser totalement de leur scolarité. Ils cherchent alors une gratification et une reconnaissance dans des domaines divers (jeux vidéos, sport, etc.).

« L'angoisse peut aussi naître des enjeux qui se précisent au fur et à mesure que les jeunes avancent dans leur cursus »³ souligne Béatrice Copper-Royer. Elle met le doigt sur le fait que nous attendons des jeunes d'aujourd'hui qu'ils aient déjà à 14 ou 15 ans des projets d'avenir définis.

Pour en savoir plus :

- Béatrice Copper-Royer, Peur du loup, peur de tout. Editions Albin Michel, 2003.
- Marie-France Le Heuzey, Phobie scolaire. Editions J. Lyon, 2008.
- Gilles-Marie Valet et Anne Lanchon, Moi, j'aime pas trop l'école. Ed. Albin Michel, 2005.

Témoignages :

- Florence Girot, Les jambes en coton. (témoignage de la mère d'un jeune souffrant de phobie scolaire)

³ In : Béatrice Copper-Royer. Peur du loup, peur de tout. Ed. Albin Michel

- Anne-Marie Rocco et Justine Touchard, Le jour où je n'ai pas pu aller au collège. Ed. Flammarion

7. La mise en scène

L'histoire est construite autour de **3 personnages, 3 postures, 3 points de vue** :

- **le point de vue des enfants dont Elise est le reflet** (interprétée par une fillette de 9 ans, Juliette Minon)
- **le point de vue de la famille représenté par le père d'Elise** (interprété par David Daubresse)
- **le point de vue du corps professoral et médical représenté par plusieurs personnages caractéristiques**, un professeur, un directeur d'école, un psychologue, ... (interprétés par Raphael Van Keulen)

L'enfant est au centre de l'histoire. Le public suit son parcours, chez elle, à l'école, chez le psy,... Sa présence sur le plateau apporte une grande force de réalité.

Le spectacle est construit par un montage dynamique et vivant de différentes scènes quotidiennes et de scènes surréalistes. La mise en scène balance entre la réalité noire d'un quotidien traumatisé par l'école et les feux d'artifices intérieurs d'Elise.

Elise traverse une série d'événements liés à son échec scolaire : réunions des parents à répétitions, entretiens avec le directeur, rendez-vous chez un psychologue et plus tard avec un psychiatre, etc. Son cas s'aggrave, Elise perd toute estime d'elle-même. Ses capacités intellectuelles sont remises en question par les professeurs. La petite fille si lumineuse à l'intérieur s'éteint peu à peu. Comme une boule de neige qui dévale la pente, Elise tombe en dépression. Anéantie par une phobie scolaire, elle ne se lèvera plus pour se rendre à l'école. À mesure que le spectacle avance, un malaise progresse. Des moments explosifs apparaissent régulièrement afin de montrer la violence intérieure de l'enfant, de ses pulsions, de ses cauchemars...

Au niveau du jeu des comédiens, c'est un jeu intérieur et réaliste qui est privilégié, un travail sur l'intime qui est entrepris. Pour approcher l'intime, plusieurs pistes sont développées et défendues :

- **Utilisation de micros HF**, à la manière de celle observée dans les spectacles de Joël Pommerat.
- **Présence d'une voix-off** donne l'impression au public d'être à l'intérieur de la tête d'Elise, dans ses pensées. Ainsi se raconte le monologue intérieur du personnage qui partage avec le public ses angoisses, ses désirs, ses réflexions souvent d'une étonnante maturité pour un enfant de son âge. Dans les différentes « séquences voix off », la jeune actrice évolue en réalisant des actions simples comme par exemple se préparer pour aller à l'école... Ce qui est intéressant dans cette théâtralité, c'est qu'il est possible d'y injecter des contradictions entre ce qu'elle dit, ce qu'elle fait et ce qu'elle pense, ou encore la faire parler et penser simultanément.

- Une grande attention est portée sur les silences. Les silences sont révélateurs des tensions, et révèlent le mutisme d'Elise, surtout lors des scènes de rencontre/confrontation entre l'enfant et les adultes.

Un contrepoint humoristique est nécessaire pour relâcher les tensions. L'absurdité de certaines situations, de certains comportements adultes et l'innocence de l'enfant ponctuent le spectacle et amènent la dose d'humour nécessaire.

Une recherche est également menée du côté du lien entre scène-salle. Le quatrième mur est régulièrement brisé, ce qui donne un statut particulier au spectateur. Les personnages sont conscients de la présence du public et savent qu'à tout moment ils peuvent être jugés. Cela suscite des micros réactions chez les personnages comme de la honte, de la méfiance ou bien de la complicité à l'égard du public selon la situation. Ce code exprime combien le regard des gens compte dans notre société, agit sur les individus et détermine leurs comportements. Les personnages sont constamment inquiets de ce que le public pense d'eux, et à l'inverse le public doit pouvoir se demander ce qui peut bien se passer dans la tête des personnages.

8. Scénographie

Trois espaces distincts coexistent :

- **une salle de classe** (côté jardin, avant-scène) figurée par un banc d'école, un squelette, un mur de classe blanc décoré par des dessins d'enfants, des petits crochets porte-manteaux et une horloge.
- **la chambre d'Elise** (côté cour, fond de scène), représenté par un lit, une petite table de nuit garnie d'une lampe, le tout dominé par une grande fenêtre ornée de rideaux.
- **un espace vide** (centre et bord plateau) délimité par la lumière, qui permet un autre espace-temps, dans des lieux indéterminés : chez le psychologue, dans le bureau du professeur,...

Une fracture existe entre les deux premiers espaces, comme si ces deux mondes étaient incompatibles. La chambre d'enfant est un endroit de refuge et propice au rêve. La fenêtre donne sur un ciel nocturne. Cette fenêtre s'ouvre et laisse apparaître le jardin secret de l'enfant : ses plus beaux rêves, mais aussi ses pires cauchemars. À travers cette fenêtre apparaît un imaginaire insoupçonné qu'elle est la seule à voir.

Chaque espace se transforme petit à petit, évolue, se déforme au fur et à mesure des séquences pour révéler une nouvelle nature. Comme si l'imaginaire d'Elise déformait le réel, nous permettant d'apercevoir le monde autrement. À la fin du spectacle, l'imaginaire de l'enfant doit avoir tout remodelé et fait évoluer les espaces.

La scénographie sera construite de manière à raconter la dislocation des rêves, le démembrement de la pensée, le parasitisme de la société sur l'imaginaire, le conflit entre le monde de l'enfance et le monde adulte.

Une vraie recherche sur les possibilités d'interaction entre les objets réels, le décor et l'apport du vidéo mapping sera menée.

9. Lumières

Une attention particulière est portée à la lumière. C'est elle qui permettra de créer les ambiances nécessaires au bon déroulement de l'histoire, de figurer le jour ou la nuit, d'isoler l'enfant du reste du monde ou, au contraire, de le mettre à la vue de tout le monde.

Le projet lumière, suivant la ligne dramaturgique, forme un espace visuel divisé en deux parties fondamentales : le monde réel et l'imaginaire. Dans l'espace scénique se créent des situations alternées qui invitent le spectateur à entrer dans les rêves et dans la peur des protagonistes. L'utilisation technique des vidéo mappings crée un support aux dessins lumières, offrant ainsi un impact fort et visuel.

Chaque espace scénique est construit de façon à exprimer la réalité et le rêve de l'enfant.

La phase « réelle » est construite en accentuant des nuances chromatiques sur des particularités : la lumière de la lune, l'abat-jour, l'école, etc. La phase « onirique » transforme la scène dans une dimension « cartoon » où l'enfant transforme la réalité.

La chambre : c'est le lieu où l'enfant se réfugie dans ses rêves et ses peurs.

J'ai utilisé deux projecteurs concentrés pour faire entrer la lumière de la lune venant de la fenêtre. Le ciel au fond est illuminé par une série de tubes néon, filtrés par un full day-light, donnant ainsi de la profondeur. Les objets présents prennent une lumière indirecte du réverbère, de l'abat-jour, amplifiée par un projecteur qui reprend la même tonalité de la lumière réfléchie.

La pièce se transforme au moment du rêve de l'enfant, et toutes les nuances chromatiques présentes deviennent surréelles. Avec une utilisation de couleurs adéquates, la pièce se transforme en un monde féérique.

La construction graphique vidéo d'Adrian Canale crée un univers magique de formes et couleurs qui apparaissent à différents points de la pièce, donnant un sens tridimensionnel à l'image scénographique.

D'autres effets lumineux comme la lumière stroboscopique et la lumière wood⁴ sont utilisées pour accentuer l'effet tempête ou l'apparition de figures à l'extérieur (venant de la fenêtre).

⁴ La **lumière noire** ou **lumière de Wood** (du nom de l'inventeur Robert William Wood), est une lumière composée de violet et de proche ultraviolet dans une bande spectrale quasi continue. Cette lumière est absorbée et réémise sous forme de lumière visible par les substances fluorescentes, qu'elles soient artificielles ou naturelles (coraux, par exemple). La lumière noire est souvent utilisée pour créer des effets esthétiques dans des soirées, faisant ressortir les blancs des tissus synthétiques.

Les détecteurs de faux billets de banque utilisent une petite lampe produisant de la lumière noire.

La lumière noire est souvent utilisée dans différentes méthodes de test (magnétoscopie, ressuage) en association avec différents produits réactifs, afin de faire ressortir des indications (défauts dans le métal, par exemple).

Nombreuses applications médicales.

Pour l'école, représentée par une classe, j'ai utilisé un double dispositif lumière distinguant les moments réels des « surréels ». Les rencontres du père et l'enfant avec les figures institutionnelles sont marquées par une faible intensité terrifiante et ponctuelle : les protagonistes se retrouvent enfermés dans un espace visuel réduit qui crée ainsi l'atmosphère angoissante voulue.

Claudio Zeriali.

10. Vidéo mapping

Il est très complexe de mettre en scène l'imaginaire de l'enfant, de représenter physiquement ce qui se passe dans sa tête et donner à voir certaines hallucinations et délires du monde de l'enfance. La création vidéo offre une série de possibilités infinie.

Le vidéo mapping est une technique qui permet de projeter des vidéos sur des volumes en jouant avec leur relief. Qu'elle soit sur une voiture ou une cathédrale, la projection joue sur l'illusion optique entre le relief réel et sa seconde peau virtuelle. Elle augmente et sublime l'objet ou l'architecture qu'elle éclaire. Ces jeux d'illusion d'optique peuvent rendre confuse la perception ou induire en erreur le spectateur à partir de la déconstruction illusoire de ce qui était statique.

Ce procédé technique révolutionnaire permet de donner vie à la pierre ou à un objet quelconque, de rendre la surface interactive, mouvante, et d'en faire surgir des images réalistes, tout en marquant les esprits. Cette technique de projection d'art visuel transforme n'importe quelle surface en écran vidéo dynamique. Des logiciels spécialisés permettent de déformer et masquer l'image projetée afin de l'adapter parfaitement à la surface de projection. Ces animations sont donc diversifiées et créent des illusions, des ambiances uniques inspirés de l'irréel.

Voici quelques exemples de façades « vidéo mappées » :



L'idée était de métamorphoser la chambre d'Elise et de projeter ses rêves sur les murs.

Ce travail doit se réaliser **sur le plateau** pour pouvoir réellement créer une interaction entre la vidéo, les éléments du décor en place et les acteurs.

Le ciel derrière la fenêtre sera entièrement pris en charge par la vidéo. Par une projection arrière sur un tulle nous pouvons rendre le ciel vivant, jouer avec le jour et la nuit ou encore avec des phénomènes météorologiques, faire approcher la lune de la terre, créer un ciel étoilé ou même le faire disparaître complètement... Derrière la fenêtre apparaîtront

également des personnages en chair et en os, qui sèmeront le trouble chez le spectateur, qui estomperont les limites entre fiction et réalité.

La vidéo ajoute au propos une puissante force poétique et elle est également accompagnée de musique ou bruitages adaptés à la situation.

11. Infos pratiques

Entre rêve et poussière

David Daubresse // Compagnie Art & tça

Théâtre de Liège

Salle de l'Œil Vert // Durée : 1h15

Du dimanche 5 au mercredi 15 octobre 2014

Dimanche 5 / 14h, Mardi 7, jeudi 9, vendredi 10 / 20h, Mercredi 7 et 14 / 19h

Matinées scolaires: lundi 13 / 10h et 13h30

Texte David Daubresse

Mise en scène David Daubresse et Alexis Garcia

Scénographie Claude Santerre

Son Pierre Dodinval

Création lumières Claudio Zeriali

Animations vidéos Caméra-etc

Avec David Daubresse, Juliette Minon et Raphael Van Keulen

Création Compagnie Art&tça

Coproduction Théâtre de Liège, Cie Art&tça

Avec l'aide de la Province de Liège.

Dossier réalisé par Sophie Piret, mise en ligne Nathalie Peeters **Théâtre de Liège**

Pour contacter le service pédagogique du Théâtre de Liège

Bernadette Riga

04/ 344 71 79

b.riga@theatredeliege.be

Aline Dethise

04/344 71 69

a.dethise@theatredeliege.be

Sophie Piret

04/ 344 71 91

s.piret@theatredeliege.be

12. Annexes

Entre rêve et poussière, de David Daubresse

Dans la petite salle du Théâtre de la Place, David Daubresse nous accueille timidement mais chaleureusement. Le stress des premières représentations est palpable d'autant plus qu'il nous confie que cette œuvre est inspirée de son enfance...

© David Daubresse

Élise se lève pour aller à l'école. Elle s'habille, pendant qu'en voix off, nous entendons ses pensées. Perchée à sa fenêtre, elle rêve... Comme tous les enfants de son âge, sa chambre est devenue un univers imaginaire de création sans limite. Elle s'imagine exploratrice, elle danse ou fait du playback sur Lady Gaga. Les murs physiques ne sont pas des barrières suffisantes. Ils se brisent confrontés aux fantaisies infinies d'un enfant. La musique et la lumière sont exploitées de manière à rendre compte de cette atmosphère où règne l'inventivité absolue. Sur les murs, une rivière coule à flot et dans son lit poussent des fleurs. Lorsqu'elle fait un cauchemar, une pluie torrentielle s'abat dans sa chambre et des projections de son instituteur colérique surgissent de son subconscient. Tel est l'univers auquel tout le monde souhaite arracher Élise.

« Réussir sa vie », « gagner de l'argent » pour avoir « un beau métier », tels sont les maîtres mots de son entourage. Si lumineuse à l'intérieur, Élise se renferme, elle s'éteint peu à peu au contact de la pression institutionnelle et familiale. L'école y est perçue comme un conditionnement où seuls les « bonnes notes » comptent. Dans ces *Temps modernes* de l'enfance, l'épanouissement fait place au rendement. « Elle n'est pas une enfant comme les autres », une phrase qu'Élise entend chaque jour et qui la pousse d'autant plus dans les confinements de sa bulle. Son père rentre également dans le moule de la réussite qu'il ne voit qu'à travers les résultats scolaires. Si Élise a des mauvais résultats, elle est forcément malheureuse... Entre séance chez le psy, en classe ou en réunion des parents d'élèves, la petite fille est apeurée et subit une pression très lourde à porter lorsqu'on a moins de dix ans.

Après une demi-heure de spectacle, nous sommes plongés dans le noir face aux témoignages sonores d'enfants. « Il faut faire ci, il faut faire ça », telles sont les paroles des gamins plongés trop tôt dans le monde des contraintes et des obligations d'avenir. Tout d'un coup, l'adulte en nous est projeté en arrière face à son propre passé d'enfant. En trente minutes et avec de petites choses issues du quotidien, David Daubresse réussit à nous rappeler une réalité, dans le fond cruelle, dont nous subissons encore tous l'influence aujourd'hui. Effectivement, nous vivons avec la peur de l'échec économique et professionnel, valeurs qui nous sont inculquées dès le plus jeune âge. « Il faut avoir un beau métier » est le seul critère de réussite et d'épanouissement.

Pour certains, cette pression sera passée comme une lettre à la poste car ils auront rempli leur contrat de « bon élève » en collectant les « TB » comme un bonhomme fictif gravit les stages de son jeu vidéo. Pas de « game over » pour les personnes dociles qui ne dévient jamais du sentier tracés pour eux si ce n'est lorsqu'il finissent par atteindre ce pour quoi on les a si fortement conditionnés : « un beau métier ». Finalement, nous prenons conscience que nous faisons les choses sous la pression du monde extérieur sans jamais prendre le temps d'écouter notre « moi » intérieur. Et là, c'est le drame... l'entrée dans le monde des adultes et de l'éternelle insatisfaction.

Qu'en est-il des moutons noirs déviant du chemin ? De ces personnes pour qui le « game over » sonne au quotidien ? Ceux, à qui on dit « tu vas finir dans une école de racaille en professionnel ! ». Peut-être seront-ils frustrés toute leur vie de ne pas avoir réussi à combler leur entourage ou alors assumeront-ils leur parcours « différent ».

Tel semble avoir été le choix de David Daubresse qui nous livre ce petit bout de vie onirique qui a fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui : assumé, « différent » et très talentueux.



Marie-Helena Sanchez Fernandez
Avril 2013

De la phobie scolaire au surinvestissement du savoir

Par Anny Cordié

Annie Cordié est psychiatre, psychanalyste. Elle a publié, aux éditions du Seuil : Un enfant psychotique, rééd. coll. « Points Essais », 1993 ; 1^{re} éd. Un enfant devient psychotique, Navarin, 1987, épuisé. Les Cancren n'existent pas, Psychanalyses d'enfants en échec scolaire, coll. « Champ freudien », 1993 ; coll. « Points », 1996.

Malaise chez l'enseignant, L'éducation confrontée à la psychanalyse, coll. « Champ freudien », 1998, nouvelle édition, 2000. Le 15 mai 1927 était un dimanche, récit d'une enfance villageoise, mars 2001.

La phobie est une peur irrationnelle concernant un objet ou une situation. Peur, angoisse, sont des affects premiers que le sujet tente de tenir à distance par des conduites d'évitement de l'objet phobogène. Cet objet peut être un animal (les araignées, les chiens, par exemple), une chose (les couteaux), ou une situation ; on connaît surtout l'agoraphobie (peur des espaces vides, de la foule), et la claustrophobie (peur des espaces clos). Le sujet évitera d'affronter ces situations ou de se trouver en présence de ces objets : il n'osera plus sortir dans la rue, changera de trottoir à la vue d'un chien, supprimera tous les couteaux de sa cuisine. Ces évitements peuvent s'étendre et conduire à une restriction progressive de toutes les activités.

Dans mon livre *Malaise chez l'enseignant – L'éducation confrontée à la psychanalyse*, j'évoque le cas de Justine, une fillette qui présente une phobie des chiens. J'y mets en évidence la fonction de focalisation et de surdétermination de l'objet phobique qui en vient à représenter toute la problématique du sujet. Dans ce même ouvrage, je parle de la « phobie scolaire des enseignants », terme utilisé par le rectorat pour désigner des enseignants incapables à un moment de leur carrière d'affronter leur classe. L'évitement de la situation se réalise ici par un arrêt de travail longue durée avec une réapparition de l'angoisse et des troubles dès qu'ils doivent reprendre la classe. On voit mal comment l'enfant-élève pourrait, lui, se soustraire à l'école dans un pays où la scolarité est obligatoire. L'angoisse suscitée par la situation scolaire s'exprimera alors sous une forme déplacée, non représentable, pas toujours décelable car en grande partie inconsciente. L'enfant ne refuse pas ouvertement d'aller à l'école, mais il s'en exclut par des manœuvres détournées : ce peut être par la maladie, c'est très souvent par le désintérêt, la passivité, l'incompréhension. Cette façon de

s'abstraire de la situation scolaire, ce « blocage », que nous désignons sous le terme « d'inhibition intellectuelle », correspond à un arrêt de la pensée avec difficultés à faire fonctionner les mécanismes cognitifs, comportement qui conduit à un échec et peut faire croire à une débilité.

Parce que le terme de phobie est entré dans le langage courant, il implique un large éventail de situations, des plus banales aux plus graves. On parlera de « phobie », par exemple, devant l'absentéisme d'un adolescent qui sèche les cours par désintérêt de toute activité intellectuelle. On retrouve souvent dans ce cas une disqualification du savoir par le milieu familial ou socioculturel. Ces jeunes détestent l'école, qui ne les aime pas – pensent-ils – ils s'y sentent mal et préfèrent la rue.

Certains enfants présentent une angoisse massive au moment de partir à l'école. Cet état de panique est tel que le médecin est parfois amené à produire un certificat médical justifiant l'absence. D'autres troubles du comportement peuvent y être associés : peur de sortir dans la rue, peur de rencontrer d'autres enfants. Il faut soupçonner dans ces cas une perturbation grave du psychisme, un début de psychose.

Pourquoi l'école devient-elle un objet phobique ?

L'objet phobique est, comme tout symptôme, porteur de multiples représentations, il est, pour un sujet donné, un condensé de sens. On y retrouve d'une part *le langage de l'époque* (nos hystériques d'aujourd'hui ne ressemblent en rien à celles de Freud), et d'autre part *l'expression de la problématique* intime du sujet avec ses composantes conscientes et inconscientes.

Or, l'éducation et l'enseignement sont des préoccupations dominantes de notre société. De nombreuses études sociologiques ont mis en évidence les difficultés de fonctionnement du système éducatif actuel qui doit prendre en compte la démocratisation de la population scolaire alors que le niveau de réussite exigé est de plus en plus élevé et que les clivages sociaux perdurent. Cette exigence de réussite se ressent à tous les niveaux et provoque des réactions en chaîne : la pression sociale s'exerce sur les enseignants (jugés trop souvent sur le taux de réussite de leurs classes), sur les parents qui exigent la réussite de leurs enfants via le

« sans faute » des enseignants et du système éducatif. C'est dans cet impératif parental que nous touchons à l'articulation entre le social et l'individuel car à travers la demande des parents – « travaille, réussis » – l'enfant se pose la question du sens que prend pour eux la réussite scolaire (et sociale), ce qu'il en est de leur désir, de leur amour, la place qu'il occupe dans leurs fantasmes. Un conflit, un raté à ce niveau, peuvent conduire à la phobie d'une situation qui a engendré le mal-être et la souffrance.

Lorsqu'un enfant nous est adressé pour une phobie scolaire assortie de difficultés d'apprentissage, nous, les « psy », nous trouvons devant une énigme à résoudre, une sorte d'écheveau à démêler, car les raisons d'une telle situation sont nombreuses et intriquées, de nombreux facteurs entrent en jeu qui agissent les uns sur les autres. Nous allons devoir explorer de multiples paramètres en tentant de *repérer le facteur dominant* : qu'en est-il du développement psychomoteur de l'enfant, de la date de l'apparition du langage, de son adaptation à la maternelle et au cours des premières années de primaire, de la survenue de traumatismes, de séparations, de maladies, quelle place occupe l'enfant dans le désir des parents, qu'en est-il de l'investissement du savoir et de la culture dans le milieu social et dans la famille, etc.

Il y a parfois des raisons évidentes au malaise de l'enfant, elles sont souvent d'origine *événementielle*.

Un enfant peut refuser d'aller à l'école par crainte de la violence qui s'exerce sur lui : les coups des autres enfants, le racket, une agression pédophile par exemple. Les peurs peuvent être fantasmatiques : j'ai vu un tout petit refuser d'aller en classe parce que sa « maîtresse était un lion » (sa jeune institutrice avait une belle chevelure rousse !). Un autre a peur des cris... de l'enseignant ou des autres enfants.

Il y a aussi des causes *conjoncturelles* : si elles étaient prises en compte assez tôt, elles pourraient être sans conséquence grave, ce qui n'est pas toujours le cas.

C'est ainsi que certains vécus sont déstabilisants pour l'enfant et peuvent entraîner chez lui un état dépressif ; il peut s'agir de n'importe quel aléa de la vie, la mort d'un proche, la naissance d'un autre enfant, la séparation des parents... L'enfant est triste, préoccupé, absent, les notes

baissent. L'enseignant qui connaît les capacités de son élève inscrira le fatidique « peut mieux faire » sur le carnet. Lorsque l'entourage prend conscience de la souffrance de l'enfant, dédramatise la situation, instaure quelques mesures de soutien pédagogique et affectif, les choses s'arrangent. Mais il arrive que les parents réagissent mal devant un échec qui se prolonge ; déception, colère, mesures coercitives s'enchaînent. C'est alors que peut se déclencher un processus névrotique avec fixation sur la situation scolaire car l'échec entre en résonance avec les fantasmes des parents, chacun cherchant, par exemple, dans les antécédents familiaux de l'autre quelque gène responsable d'une possible débilité. L'enfant se sent jugé, il est « paresseux, il le fait exprès », puisqu'il est dit qu'il « peut mieux faire » ; pour lui « mauvaises notes » signifie « mauvais enfant », il pense avoir perdu l'amour de ses parents. Sa dépression prend la forme de maladies somatiques : otites, rhinos, gastro-entérites justifient un absentéisme qui aggrave le retard. L'inquiétude que manifestent les parents le rassure, il se sent aimé, malgré tout. À la reprise de la classe, le retard se confirme, l'échec devient alors le problème numéro un des parents et l'enfant se met à détester l'école. Le symptôme se construit : consultations, tests, rééducations diverses, l'enfant devient prisonnier d'une certaine image, il est celui qu'il faut soit protéger et rééduquer, si l'on croit à une déficience instrumentale (parole, orthographe, calcul), soit secouer et punir si l'on n'y croit pas. Une nouvelle donne dans les rapports familiaux se met en place.

Certains refus scolaires, proches de la phobie, apparaissent chez des enfants de familles souffrant de pauvreté culturelle où le savoir et la parole sont désinvestis. Leurs difficultés d'expression entraînent des difficultés d'apprentissage dès les classes du primaire. Ils se sentent exclus du système scolaire – qui peut, d'ailleurs, représenter pour eux la société toute entière – et leur propre rejet s'exprime dans des conduites agressives à l'intérieur ou à l'extérieur du collège, cette violence dont on parle tant. À ces causes socioculturelles s'associe souvent une identification au milieu familial d'origine, l'enfant ou l'adolescent ne s'autorisant pas à réussir et à dépasser un père inculte ou assumer une réussite intellectuelle dans un milieu qui ne partage pas ces valeurs. L'échec devient alors signe d'appartenance à ce milieu.

Parmi les causes conjoncturelles, nous pourrions évoquer la crise œdipienne. Il y a deux périodes où le sujet se révèle particulièrement fragile, les deux sont liées à la *séparation*, une première fois vers 6-7 ans, une deuxième fois en période d'adolescence. À l'entrée en primaire, l'enfant doit renoncer à sa position de petit enfant protégé par le milieu familial, il

devient un être social assujéti à la loi du groupe. Il doit relâcher son lien à sa mère, qui n'est pas toujours prête elle-même à accepter cette prise de distance ; or, apprendre est un acte autonome qu'il devra accomplir seul. Une relation trop fusionnelle à la mère peut provoquer une inhibition intellectuelle, source de phobie scolaire secondaire (cf. l'histoire d'Arthur dans *Les Cancres n'existent pas*).

À l'adolescence, au moment des remaniements identificatoires, une phobie scolaire peut avoir son origine dans un refus des valeurs familiales – on se souvient des jeunes bourgeois partis dans la Drôme élever des chèvres après mai 1968 –, ce peut être aussi la crainte inconsciente de dépasser un père faible ou, au contraire, d'entrer en rivalité avec un père brillant et trop puissant.

Je résumerai ici une observation rapportée dans mon livre *Les Cancres n'existent pas*. Thierry a 13 ans quand je le vois. Il déteste l'école où ses résultats ont toujours été plus que médiocres : redoublements, changements d'école, menaces, récompenses, rien ne change, il fait toujours quarante fautes à ses dictées bien que, bizarrement, il n'en fait pratiquement pas avec sa rééducatrice (laquelle vient d'ailleurs de le « laisser tomber »). Il falsifie ses notes, sèche les cours. « Les tests ont montré qu'il *peut* mieux faire, alors pourquoi ne *veut-il pas* » disent les parents accablés. Thierry semble encore plus accablé, il pleure en écoutant ces propos. Dans les premiers entretiens, il reste mutique, méfiant, réticent, fait quelques dessins qu'il jette en disant « j'ai encore raté ». Puis la confiance s'installe et, au fil des séances, il parle de lui, me dit qu'il va à La Villette suivre des conférences, qu'il lit des revues scientifiques.

Je ne m'attarderai pas sur la relation à une mère toute puissante et à la guerre qu'ils se mènent, je découvrirai peu à peu que l'origine de cette phobie scolaire se situe, entre autres, au niveau des désirs et des fantasmes parentaux. Les deux parents sont des gens actifs à l'intelligence pragmatique qui ont réussi leur vie professionnelle « en partant de rien » car ils n'ont pas eu la chance de pouvoir faire des études. Ils délèguent cette réussite intellectuelle à leur fils qui met une énergie farouche à ne pas réaliser leur rêve. De fait, Thierry va s'identifier à ce qu'il y a de plus authentique dans la personnalité de ses parents : comme eux il aime le bricolage, les exploits sportifs, la technologie qu'il apprend par des voies détournées. La cure sera un ratage aux yeux des parents – Thierry ne fera jamais Polytechnique – mais une réussite pour lui qui a retrouvé la joie de vivre et l'énergie nécessaire pour réaliser ses propres désirs, devenir technicien en électricité.

Pour apprendre il faut en avoir le *désir*, or ce désir peut être empêché pour de multiples raisons totalement ignorées (parce qu'inconscientes) du sujet et de son entourage ; nous en avons indiqué quelques-unes mais nous n'avons pas parlé de ces inhibitions massives liées à un *interdit de savoir* : citons l'effet dévastateur des secrets de famille, ce peut être la maladie mentale d'un parent, un non-dit sur la filiation du sujet. L'inhibition peut être la conséquence d'un « impossible à dire », taire un inceste par exemple : un enfant que la peur réduit au silence peut faire silence sur ses activités de pensée (pseudo-débilité).

La phobie scolaire et l'échec qui lui reste associé peuvent s'aggraver du fait de la souffrance provoquée par le regard dépréciatif de l'autre – élèves, enseignants, parents – porté sur le *mauvais élève*. La souffrance narcissique, la perte d'estime de soi, peuvent le mener à la dépression ou à des conduites agressives.

La multiplicité des facteurs en jeu dans la phobie scolaire, que nous avons mis en évidence, impose une collaboration étroite entre tous les intervenants et laisse entrevoir la diversité des interventions : à causes multifactorielles, réponses pluridisciplinaires.

On a pu parler « d'anorexie scolaire » pour désigner un « dire non » aux apprentissages, or nous savons que l'anorexie va souvent de pair avec la boulimie ; de la même façon le surinvestissement du savoir peut faire pendant à l'inhibition. Le désir de savoir peut devenir une passion qui occupe tout l'espace psychique du sujet et qui vient oblitérer ce qui a trait à l'imaginaire et aux affects. Un enfant qui a la passion d'apprendre peut devenir un crack et avoir un destin de grand savant, mais il peut aussi « craquer » à un moment difficile de sa vie et se déstructurer quand l'accumulation des connaissances n'aura été chez lui qu'un système de défense obsessionnelle ou une façon de se protéger contre la psychose.

<http://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2002-1-page-105.htm>

Question N° : **107808** de **Mme Véronique Besse** (Députés n'appartenant à aucun groupe - Vendée) **Question écrite**

Ministère interrogé > Éducation nationale, jeunesse et vie associative Ministère attributaire > Éducation nationale, jeunesse et vie associative

Rubrique > enseignement Tête d'analyse > élèves Analyse > phobie scolaire. lutte et prévention

Question publiée au JO le : **10/05/2011** page : **4703**

Réponse publiée au JO le : **27/09/2011** page : **10375**

Date de renouvellement : **23/08/2011**

Texte de la question

Mme Véronique Besse attire l'attention de M. le ministre de l'éducation nationale, de la jeunesse et de la vie associative **sur la phobie scolaire**. Cette maladie, que le monde médical désigne sous le nom de « refus scolaire anxieux », n'est pas reconnue à l'heure actuelle par l'éducation nationale. Les enfants et les jeunes qui en sont atteints sont à tort considérés comme démissionnaires. Or leur comportement n'est en rien lié à un caprice mais à un réel trouble psychologique dont ils sont les premières victimes. Ceci est d'autant plus vrai que cette phobie a généralement de lourdes conséquences dans le développement de l'enfant. Elle engendre décrochage scolaire, isolement et sentiment de culpabilité. Si elle n'est pas prise en compte suffisamment tôt, la phobie scolaire peut être un facteur aggravant de nombreux troubles lourds comme l'anorexie, la boulimie ou la dépression qui hypothèquent très fortement l'équilibre et l'avenir d'un enfant. Cette situation constitue par ailleurs une véritable souffrance pour les parents qui sont confrontés aux menaces et aux sanctions de l'absentéisme scolaire et sont injustement et exclusivement désignés comme coupables de l'attitude de leur enfant. En conséquence, elle lui demande quelles sont les mesures qu'il compte mettre en place pour mieux prendre en compte cette réalité infantile. Elle lui demande également de bien vouloir faire de cette question une priorité en faisant figurer la phobie scolaire sur la liste des maladies de référence reconnues par l'éducation nationale.

Texte de la réponse

La phobie scolaire, ou refus scolaire anxieux, est une manifestation de refus de la fréquentation scolaire, à distinguer du refus d'apprendre ou de difficultés d'apprentissage. Elle se manifeste donc le plus souvent lors des étapes de la vie scolaire qui correspondent à une découverte d'un nouveau mode de fonctionnement du système scolaire, en lien avec l'âge et le déroulement de la scolarité : on peut ainsi noter trois « étapes » plus sensibles : lors de l'entrée au cours préparatoire (vers 6 ans), à l'entrée au collège (10-11 ans) et en fin de la scolarité au collège (à l'adolescence). Pendant longtemps peu identifiée en primaire, elle semble depuis 5-6 ans être plus souvent rencontrée à ce niveau. La gestion des absences au niveau de l'école ou

de l'établissement scolaire permet de repérer les élèves susceptibles de développer une phobie scolaire : la collaboration entre les enseignants qui constatent les absences répétées d'un élève, les conseillers principaux d'éducation qui gèrent les relevés d'absence et analysent les causes annoncées, les familles expliquant - ou pas - ces absences et les personnels sociaux et de santé rattachés à l'établissement scolaire permet d'identifier l'existence d'un problème spécifique chez un élève. En effet, avant toute décision ou « diagnostic », l'analyse des causes de l'absence est indispensable : maladies à répétition, carence éducative, décrochage scolaire lié à un désintérêt scolaire, phénomène de harcèlement, etc. Ce dernier phénomène a particulièrement été évoqué lors des assises nationales des 2 et 3 mai 2011 et fait l'objet de mesures spécifiques tendant à faire connaître le phénomène et à le combattre en impliquant les équipes éducatives à tous les niveaux de prévention. Il ne s'agit pas de nommer « phobie scolaire » des manifestations aiguës liées à l'adolescence, des signes d'alerte d'un malaise conjoncturel avec des événements se déroulant dans l'établissement, ou des problèmes sociaux nécessitant une prise en charge spécifique, l'ensemble de ces problématiques pouvant, par ailleurs, être à l'origine d'une déscolarisation partielle ou totale. La présence des personnels sociaux et de santé dans les établissements scolaires permet une première approche dans ce domaine. Le médecin de l'éducation nationale rattaché à l'établissement propose à l'élève de le rencontrer, et à la famille de l'accompagner lors de cette rencontre, qui peut se faire en dehors des heures d'occupation du collège par les élèves, ou dans un lieu autre que l'établissement, comme au centre médicoscolaire qui existe dans de nombreuses villes, où les consultations en lien avec la scolarité peuvent être réalisées. À l'issue de cette consultation le diagnostic de véritable « phobie scolaire » peut être évoqué. Le médecin conseiller technique auprès de l'inspecteur d'académie, directeur des services départementaux de l'éducation nationale, peut également être contacté par la famille, en particulier quand est envisagée, souvent de façon précipitée, une scolarité par correspondance, qui doit rester une solution exceptionnelle. La classification française des troubles mentaux (CFTMEA) fait de la phobie scolaire une entité spécifique, distinguée de la « catégorie » des troubles anxieux : une orientation vers une prise en charge spécifique, en dehors du cadre scolaire, est nécessaire pour une évolution positive la plus précoce possible. Les médecins de l'éducation nationale s'assurent de la mise en place d'une prise en charge thérapeutique adaptée, à l'instar des autres pathologies que peuvent présenter les élèves. L'opportunité d'aménagements de la scolarité est à considérer : aménagements des temps de présence de l'élève dans l'établissement, aide pédagogique à domicile, etc.

<http://questions.assemblee-nationale.fr/q13/13-107808QE.htm>

La phobie scolaire se soigne

De plus en plus d'élèves souffriraient de «refus anxieux». Comment les thérapies peuvent-elles aider ?

Des parents déboussolés et culpabilisés, qui errent de cabinets de médecins en consultations de psychologues ; des enfants qui préparent bien leur cartable le soir mais se tordent de douleurs abdominales le matin après le petit déjeuner et ne peuvent aller en classe... Elle est bien loin, l'image d'Épinal de l'école buissonnière, aventureuse et presque joyeuse, quand on aborde les rives sombres des troubles anxieux entraînant le refus scolaire. Environ 4 ou 5 % des enfants scolarisés, tous âges confondus, en seraient victimes aujourd'hui. Pis, 1 % d'entre eux souffriraient d'une forme extrême de ce syndrome. On les dit alors victimes de «phobie scolaire».

Angoisses de séparation

Première difficulté : évaluer la nature du problème et poser un diagnostic. Gilles-Marie Valet, pédopsychiatre dans un CMPP de Malakoff et auteur de *L'Âge de raison* (Éditions Larousse), le constate régulièrement : «Les parents, après avoir vu quelques généralistes pour les nausées ou l'aggravation de l'asthme de leur enfant, et devant l'impossibilité d'expliquer ces maux physiques, pensent ensuite qu'il "fait semblant". Une opinion souvent partagée par les profs, et qui amène beaucoup de confusion. Quant à nous, professionnels de la psyché, il nous faut distinguer le refus scolaire qui vient d'un trouble des apprentissages, l'absentéisme de convenance, d'un refus vraiment lié à trop d'anxiété. Dans ce dernier cas, l'enfant dit être désireux de suivre les cours, souvent même il est doué, mais il n'y arrive tout simplement pas.»

Ce parcours plein d'embûches, Viviane Chelli, présidente de l'association [Phobie scolaire](#) qui informe et oriente les parents, ne pensait pas devoir l'emprunter. Enseignante dans le supérieur, née dans une famille où les «études étaient une évidence», elle avoue que le «ciel lui est tombé sur la tête quand [sa] fille, à partir de la classe de quatrième, a commencé à souffrir d'une sérieuse incapacité à se rendre à l'école». Avec le recul, elle constate qu'il y avait eu toutefois un élément déclencheur : «le décès de sa meilleure amie une année auparavant, suivi d'un déménagement et de l'arrivée dans un grand lycée parisien où la pression était très forte».

Pour Viviane Chelli, aucun doute : «Le refus scolaire anxieux, même s'il repose sur un faisceau de causes différentes, a pour origine un traumatisme.» Ayant demandé à une centaine d'adhérents de son association de répondre à un questionnaire détaillé, elle a constaté que 80 % des enfants souffrant de phobie scolaire ont été victimes d'un harcèlement psychique ou d'une agression physique dans le cadre de l'école. Pour les experts, le refus scolaire est plutôt à envisager en rapport avec les angoisses de séparation nées dans la toute petite enfance et qui se réactivent à la faveur de la scolarisation.

«Ni meilleurs ni moins bons»

Comment éradiquer ces troubles somatopsychiques ? De rares services hospitaliers existent (dont un à l'hôpital Robert-Debré à Paris) pour les enfants les plus gravement atteints, qui ont besoin d'une scolarisation accompagnée à l'hôpital. Quant aux formes mineures, elles bénéficient particulièrement

de deux formes de psychothérapie : la [thérapie familiale](#) et les TCC (thérapies cognitivo-comportementales).

C'est qu'il y a urgence : à chaque crise, l'enfant déserte la classe et perd d'autant plus confiance qu'il a manqué de cours. «Les TCC lui donnent des outils pour affronter le quotidien», explique Gilles-Marie Valet. Responsabilisé par un véritable «contrat thérapeutique» avec son psy, réassuré progressivement grâce à des exercices à accomplir dans le cadre de l'école (aller parler à un élève qu'il ne connaît pas, poser une question en classe...), l'enfant lutte concrètement contre l'anxiété qui le clouait jusque-là.

Mais Gilles-Marie Valet reconnaît que les périodes de retour de vacances restent des moments très sensibles : «À chaque longue coupure, l'enfant risque d'être repris par ses difficultés.» Aussi suggère-t-il aux parents de favoriser les loisirs d'apprentissage pendant les journées sans école : «Envoyer l'enfant chercher du pain pour lui apprendre à compter la monnaie, faire un herbier avec lui quand on part en week-end à la campagne sont autant de stratégies qui lui feront comprendre que les compétences, qui se traduisent toujours dans le concret, servent aussi à avoir une vie tranquille.»

À notre époque où les troubles anxieux se nourrissent de l'angoisse de performance, ou «angoisse de résultat», il est vital de montrer aux enfants en difficulté qu'ils ne sont ni meilleurs ni moins bons que les autres, mais juste un peu plus stressés. Et que cela se soigne.

Par Pascale Senk - le 29/08/2010

<http://sante.lefigaro.fr/actualite/2010/08/29/10386-phobie-scolaire-se-soigne>

La phobie scolaire en pleine expansion

Il approche de la grille qui s'ouvre sur la cour de récréation, et le voilà pris de nausées. Systématiquement secoué par des vomissements. Elle pense `école`, et ce sont des vertiges, accompagnés de maux de tête qui surviennent. Manifestations psychosomatiques d'un phénomène qui, bien qu'encore marginal, a de quoi dérouter ceux qui y sont confrontés. Comme en témoigne Nicole Verougstraete, professeur dans l'enseignement traditionnel 28 ans durant, qui travaille à présent au sein de l'asbl `L'école à l'hôpital et à domicile`. L'association, qui fêtera ses 20 ans en septembre, assure le suivi scolaire de nombreux enfants hospitalisés ou malades à domicile. Parmi ceux-ci, des enfants ou adolescents qui ne prétendent plus mettre un pied à l'école. Un phénomène relativement nouveau mais en expansion, au point d'amener l'association à organiser des formations avec des psychiatres spécialisés en la matière.

Entre phobie scolaire, troubles de la fréquentation scolaire, décrochage voire absentéisme scolaire, quelle est la terminologie adéquate?

Si ces phénomènes présentent effectivement tous un peu les mêmes symptômes, ils sont en fait profondément différents. On peut parler de décrochage scolaire dès qu'un enfant, même en restant à l'école, semble ne plus témoigner aucun intérêt pour ce qui se passe en classe et plus particulièrement pour ses études. On parle d'absentéisme dès lors qu'il ne se présente plus à l'école, qu'il n'est pas couvert par un certificat médical et qu'aucune raison valable ne justifie son absence. En revanche, on parle de phobie scolaire lorsqu'il y a un véritable phénomène psychique d'angoisse générale dont l'un des symptômes est la phobie scolaire. Un terme toutefois peut-être un peu exagéré par rapport à la réalité, selon certains spécialistes qui lui préfèrent dès lors le vocable de `troubles de la fréquentation scolaire`.

Quels en sont les symptômes?

Les enfants que l'on a approchés et qui souffraient de cette maladie -puisqu'à présent on parle bien d'une maladie- présentent toute sorte de symptômes d'angoisse, que ce soit pour sortir de chez eux, participer à un groupe, se rendre dans un club de sport... Il ne s'agit donc pas d'un phénomène purement scolaire. Dans cette ambiance d'angoisse, l'école représente évidemment un lieu qui leur devient également insupportable. Au niveau du comportement, certains de ces enfants ne tiennent pas en place en classe, sont hyperkynétiques, d'autres ont l'impression d'étouffer, ils présentent des vomissements, des vertiges, autant de symptômes psychosomatiques qui prouvent une angoisse profonde. D'autres encore somnolent pour se réfugier dans une torpeur, espérant qu'on les laisse bien tranquilles.

A-t-on défini des signes précurseurs?

Lorsque les signaux sont perçus, c'est déjà souvent trop tard. Il peut en revanche y avoir eu des signaux antérieurs qui n'étaient pas ceux de la phobie scolaire. Les somnolences, les vertiges, les pâleurs, les vomissements qui peuvent évidemment cacher d'autres pathologies, ainsi que la baisse voire l'écroulement des résultats scolaires sont des signaux alarmants.

Pourquoi cela se cristallise-t-il sur l'école?

Parce que l'enfant et l'adolescent y passent beaucoup d'heures de leur vie. D'après le DrAnn d'Alcantara, pédopsychiatre qui s'est largement penchée sur cette problématique, le développement de ce phénomène pourrait s'expliquer par le fait que le jeune investit de plus en plus dans l'école qui constitue pour lui le lieu de socialisation par excellence. En outre, on remarque de plus en plus que les parents et les enfants se liguent contre l'école, ce qui pose des difficultés pour le jeune qui

éprouve de plus en plus de mal à se situer. Le premier signe de malaise profond chez un enfant va se traduire à l'école, qui n'a pas toujours les moyens de diagnostiquer de tels cas.

Comment travaillez-vous sur le terrain?

Jamais en face à face, mais toujours en triangle avec la famille et une équipe de soutien psychologique. Nous pensons qu'une collaboration importante entre l'école, les parents et une équipe de soutien psychologique est nécessaire. S'il y a une décision de suivi scolaire à domicile ou en tout cas de suivi individuel, notre association 'L'Ecole à l'hôpital et à domicile' peut devenir le quatrième partenaire. Nous nous sommes fixés pour règle de conduite de n'intervenir que sur la demande, avec l'aide et la collaboration d'un pédopsychiatre. Car il était essentiel de ne pas tomber dans le piège de parents qui nous demanderaient un peu vite d'assurer le suivi scolaire à domicile sous prétexte que l'enfant ne prétend plus aller à l'école. Notre tâche est de remettre ces élèves à niveau, celle du psy consiste notamment à leur donner une image positive de l'école.

Combien de temps peut durer ce suivi?

Nous faisons en sorte que cette période dure le moins de temps possible car cela s'accompagne évidemment de phénomènes de désocialisation de l'enfant parfois assez graves. Nous essayons donc toujours, avec le psychiatre et l'établissement scolaire, de fixer le retour de l'enfant en classe. Si l'école est collaborante et bien informée, elle offrira à l'enfant des tas de facilités, comme la possibilité de revenir à mi-temps au début, de façon à ce qu'il se réhabitue petit à petit. Il s'agit d'éviter que l'enfant ne prenne goût à cette situation trop confortable, qui l'est d'ailleurs également pour la famille. C'est effectivement un danger auquel nous devons être attentifs. L'enseignant et le psy doivent sentir le moment où l'élève est prêt pour retourner à l'école. Mais même si l'enfant ou l'adolescent peut nous manipuler à un certain moment, il y a toujours une immense détresse. Il est vraiment paumé et très vite largué.

L'école à l'hôpital et à domicile, asbl, 34, avenue Albert-Elisabeth, 1200 Bruxelles. Tél./Fax:
02.733.44.79 - 02.356.89.26.

E-mailinfo@ehd.be et eah@swing.be

© La Libre Belgique 2002

<http://www.lalibre.be/actu/belgique/la-phobie-scolaire-en-pleine-expansion-51b87949e4b0de6db9a74f95>

LAURENCE DARDENNE

À propos de la Ritaline

La Ritaline est sans risque cardiaque mais des médecins s'inquiètent de l'envolée des prescriptions.

Ritaline, ce mot résonne comme une bénédiction pour des milliers de parents en France. Il s'agit en fait du méthylphénidate, traitement de référence des troubles de l'attention et de l'hyperactivité dès l'âge de 6 ans. Mais la molécule n'est pas seulement utilisée chez l'enfant, de plus en plus d'adultes y ont également recours. Il s'agit d'un psychostimulant proche des amphétamines.

Pourtant, depuis 2005, un doute planait sur sa sécurité cardio-vasculaire. Plusieurs cas d'arrêt cardiaque avaient été signalés outre-Atlantique chez de jeunes hyperactifs traités par amphétamines. Le Canada avait aussitôt décidé d'en suspendre la commercialisation avant de revenir sur sa décision, compte tenu du fait que toutes les personnes décédées présentaient en fait des problèmes cardiaques susceptibles d'expliquer ces accidents. Quoi qu'il en soit, le doute a subsisté pendant toutes ces années. À ce titre, deux études récentes sur des enfants et des adultes et plutôt rassurantes sur ce point sont les bienvenues pour la communauté médicale et les familles. Ces travaux ne justifient pas pour autant des prescriptions jugées excessives par un certain nombre de médecins.

Contractions musculaires

[La première](#), publiée il y a un mois dans le(NEJM), a porté sur plus de 1,2 million d'enfants âgés de 2 à 24 ans et [la seconde](#), datant du 12 décembre, est parue dans le Journal of American Medical Association (Jama) et porte sur 450 000 adultes de 25 à 64 ans. Elles ne montrent aucune association entre la prise de ces traitements contre les troubles de l'attention et l'hyperactivité et la survenue d'arrêts cardiaques, infarctus du myocarde ou encore accidents vasculaires cérébraux. Des résultats assez positifs qui ne lèvent pas la prudence des auteurs. Selon eux, ces observations n'excluent pas un risque non décelé dans ce cadre, notamment en raison d'un suivi moyen des adultes assez court (1,3 an en moyenne) et avec des durées de traitement restreintes. En outre, la rareté des événements cardio-vasculaires chez les enfants doit inciter à interpréter ces résultats avec prudence. Parmi les jeunes individus inclus, il y avait environ 375.000 utilisateurs par année. L'échantillon aurait donc mérité d'être encore plus important.

Ces données sont néanmoins «rassurantes», selon le Dr François Banne, psychiatre libéral à Paris, même si elles ne modifieront pas sa pratique. La Ritaline augmente la concentration de dopamine dans le cerveau. Or, celle-ci accroît les contractions musculaires. À ce titre, le médicament peut provoquer une augmentation de la fréquence cardiaque et de la pression artérielle. « Il est vrai que des enfants se plaignent parfois de tachycardie, précise-t-il. En cas de signe fonctionnel comme celui-ci ou d'antécédents cardiaques, je demande systématiquement une visite chez le cardiologue. Il y a une inquiétude sérieuse autour de la prescription, notamment dans le contexte de l'affaire [Mediator](#). En outre, je recommande à tous les adultes un bilan cardiaque en raison de l'augmentation des facteurs de risques et maladies cardio-vasculaires avec l'âge.» L'Agence européenne du médicament recommande en effet de rechercher des anomalies de la tension artérielle ou de la fréquence cardiaque et de certains troubles psychiatriques chez tous les patients avant la mise sous traitement puis d'assurer une surveillance régulière. Elle rappelle, par ailleurs, qu'il existe un ralentissement de croissance chez les enfants traités sur de longues périodes.

Pour le Pr Maurice Corcos, chef du service de psychiatrie à l'Institut mutualiste Montsouris à Paris, les résultats de ces études sont effectivement rassurants mais ne répondent pas aux inquiétudes actuelles des psychiatres. «Qu'en est-il du développement cérébral, de la croissance physique et affective de l'enfant?, interroge-t-il. La Ritaline est de plus en plus prescrite à travers le monde à de jeunes enfants et à des adolescents, à des périodes où la formation de nouvelles synapses est très active. Or, cette substance agit directement sur le cerveau et est parfois administrée pendant plusieurs années. Ce n'est pas anodin.» Il s'inquiète également de l'envolée des prescriptions: «Certaines données de la littérature évoquent des augmentations de la prévalence de l'hyperactivité de plus de 600% en dix ans. Je ne veux pas croire à une épidémie! Ces chiffres révèlent un surdiagnostic et par conséquent une surprescription de médicaments. Celle-ci doit être adaptée à un contexte clinique précis, en éliminant par exemple des causes d'anxiété ou de dépression.» Les travaux de recherche sur les causes de l'hyperactivité et les excès de diagnostic, sur les meilleures prises en charge et les conséquences des traitements méritent en tout cas d'être poursuivis.

<http://sante.lefigaro.fr/actualite/2011/12/26/16575-trop-denfants-traites-contre-lhyperactivite>